

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

LECH LECHA

10 Questions à poser à la table de chabbat

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Lech Lecha : la foi en mouvement » : une foi qui ne se fige pas, un calendrier qui ne se répète jamais tout à fait, une famine qui relance l'histoire, et une Égypte qui voudrait faire passer Avraham par sa propre matrice. Jusqu'à cette parole : dis que tu es ma sœur.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Lech Lecha

-
- | | |
|-----------|--|
| 01 | Partir sans aller voir |
| <hr/> | |
| 02 | Les académies de Chem et d'Ever |
| <hr/> | |
| 03 | Le secret de la conception |
| <hr/> | |
| 04 | Un dieu à son usage |
| <hr/> | |
| 05 | Une terre qui boit l'eau du ciel |
| <hr/> | |
| 06 | Une terre promise qui affame aussitôt |
| <hr/> | |
| 07 | Juif français ou Français juif ? |
| <hr/> | |
| 08 | La maison, c'est la femme |
| <hr/> | |
| 09 | « Dis que tu es ma sœur » |
| <hr/> | |
| 10 | Prendre de l'Égypte ce qu'il faut prendre |
| <hr/> | |

Partir sans aller voir



PRÉSENTATION

Quand on déménage, on va d'abord voir : on évalue ce qu'offre le lieu, puis on s'organise. Avram, lui, prend la route sans poser de question, vers une terre que le texte ne nomme même pas.

LA QUESTION

Où est la foi dans ce départ — et pourquoi faut-il que tout ne soit pas évident pour qu'il y ait foi ?

LA RÉPONSE

« **Lekh lekha** » : **va pour toi (Béréchit 12, 1).**

Quand tout est évident, quand tout est à portée de main, il n'y a pas de problème de foi. Mais là où il n'y a pas de problème de foi, il y a un grand danger : celui de se maintenir coûte que coûte dans les idées acquises, dans nos schémas, dans nos préjugés, dans ces données que nous avons édifiées autour de nous parce qu'elles assurent notre confort intellectuel et spirituel. C'est là que se situe le danger de l'idolâtrie : dans les principes arrêtés, dont nous ne voulons plus bouger. Il n'y a plus alors aucune possibilité d'ouverture, de correction, de techouva — et donc plus aucune possibilité de révélation.

« Va vers la terre que je te ferai voir » signifie : là où je vais te révéler des choses que tu ne soupçonnes pas aujourd'hui, et qui remettront peut-être en question tes idées reçues. Cela suppose une marche ininterrompue.

Le Rav note aussi l'ordre des choses : la terre a précédé la révélation du Sinaï. On a d'abord destiné une terre à Avraham, et à cette terre il fallait aller avec le maximum de foi.

CONCLUSION DU RAV

Quand tout est évident, quand tout est à portée de main, alors il n'y a pas de problème de foi.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos certitudes les plus confortables sont souvent les plus anciennes. Que chacun nomme une conviction qu'il n'a pas réexaminée depuis longtemps. Et de quelle maison, cette année, faudrait-il sortir pour voir autre chose ?

Les académies de Chem et d'Ever



PRÉSENTATION

On présente volontiers Avraham comme un enfant prodige qui, dès trois ans, découvre seul le Maître du monde. Le Rav nuance : d'autres avant lui avaient cherché, et des écoles avaient déjà préparé le terrain.

LA QUESTION

Avraham a-t-il tout découvert par lui-même — et qu'a-t-il reçu de ceux qui l'ont précédé ?

LA RÉPONSE

« *Hanokh marcha avec D'* » (Béréchit 5, 24) ; « *Noah marchait avec D'* » (Béréchit 6, 9).

Si l'on s'en tient à un Avraham qui se pose des questions dès trois ans, on a devant soi un surdoué d'une intelligence phénoménale, capable à lui seul d'appréhender un maître de l'univers. Mais il y a eu avant lui des hommes comme Hanokh et Noah, qui marchaient avec D'. Avraham, lui, à ce stade, n'a pas encore parlé avec D' : c'est D' qui se manifeste à lui.

Il existait donc déjà un fonds de recherche, et même deux académies qui formaient des disciples : celle de Chem, qui cherchait le nom de D' à travers Ses attributs, et celle d'Ever, qui fondait son enseignement sur la découverte de D' à travers le prochain. Avraham, Its'hak et Yaakov ont tous été disciples de ces écoles, qui avaient des objectifs bien précis. Et l'élément premier de leur recherche, disent nos sages, était paradoxalement le ibour, la conception.

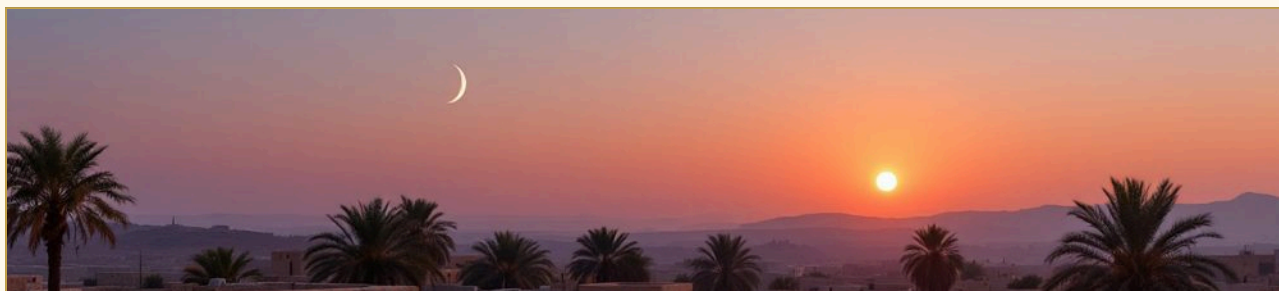
CONCLUSION DU RAV

Il y avait déjà un fonds de recherche qui a été fait par des hommes.

LEÇON POUR LA TABLE

Personne ne commence de zéro. De quelle « académie » — parents, maîtres, livres — chacun de nous a-t-il été le disciple sans le savoir ? Et à quel prochain devons-nous une part de ce que nous savons de D' ?

Le secret de la conception



PRÉSENTATION

D'une femme enceinte, on dit en hébreu qu'elle est meoubèret : elle porte en elle une vie différente d'elle. Le même mot désigne l'année embolismique, celle qui porte un treizième mois. Le Rav y voit le premier secret étudié par Avraham.

LA QUESTION

Qu'enseigne le treizième mois du calendrier hébraïque — et quel rapport avec l'étude et avec la terre ?

LA RÉPONSE

Ibour hachana : l'année « enceinte » d'un treizième mois.

Le calcul de l'année embolismique est celui du rattrapage de l'écart que la lune accuse en un an par rapport au soleil : il faut remettre les deux parcours sur la même ligne. L'année solaire est un cycle égal à lui-même, où les saisons se répètent sans changement. L'année lunaire est faite de mois, et le mois, hodech, porte le renouveau : les choses ne se répètent pas automatiquement, il faut un effort d'ajustement à chaque fois. C'est cela, le secret de la conception.

Ce secret dans le temps est le même que dans l'étude : il ne s'agit pas d'ânonner, ni de prendre le texte tel qu'il est, mais de chercher ce qu'il porte en lui. Et il en est de même de la terre : en l'arpentant, Avraham savait déjà quelles seraient les toldot, les étapes de l'histoire que traverserait le peuple juif. Marcher, étudier et concevoir sont un seul et même geste.

CONCLUSION DU RAV

Les choses ne se répètent pas d'une façon automatique, il faut faire un effort d'ajustement au fur et à mesure.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans une famille, beaucoup de choses se répètent comme les saisons. Qu'est-ce qui, cette année, mériterait un « treizième mois » — un ajustement pour que la maison reste en phase avec ce que nous sommes devenus ?

Un dieu à son usage



PRÉSENTATION

Avec Avraham, dit le Rav, commence une nouvelle tranche de l'histoire. Les deux mille ans précédents furent ceux du chaos, où chacun s'accrochait aux forces qui l'entouraient jusqu'à leur rendre un culte. Il en donne une image : Pharaon et son fleuve.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui distingue le culte des idolâtres de la relation des justes à D' ?

LA RÉPONSE

« Et voici, l'Éternel se tenait au-dessus de lui » (Béréchit 28, 13).

L'histoire commence avec Avraham. La somme de six mille ans se divise en tranches de deux mille, et les premiers sont ceux du chaos, du vide : chacun s'accroche aux forces qui l'entourent, et parce qu'elles le dépassent, il finit par leur rendre un culte.

Mais ce culte fait du dieu qu'on sert un dieu à sa convenance, à son usage. L'image en est Pharaon : le fleuve qui nourrit toute l'Égypte est son dieu, mais c'est lui qui le gère. Chez les justes, la formule s'inverse : D' se tient au-dessus d'eux, comme Il se tient au-dessus de Yaakov dans son rêve.

C'est pourquoi Avraham est celui qui a osé détruire toutes les idées figées et préconçues, toutes les idéologies, et qui a fixé l'innovation de son temps dans l'attachement à la terre et aux valeurs de la Torah.

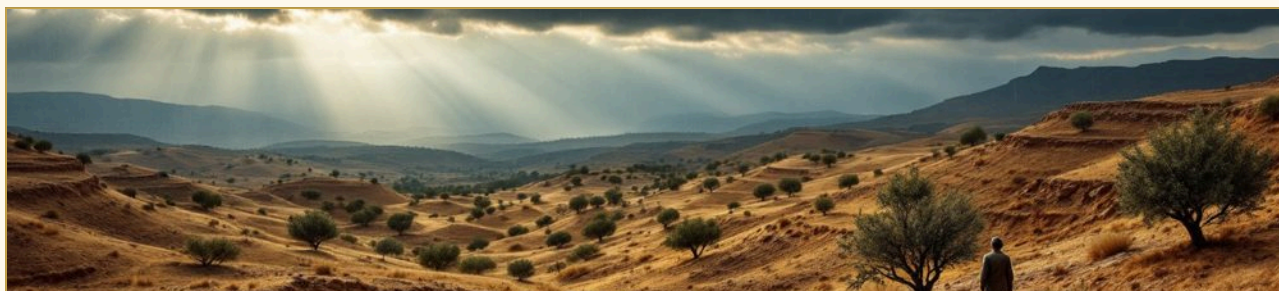
CONCLUSION DU RAV

L'histoire commence avec Avraham.

LEÇON POUR LA TABLE

Il nous arrive de « gérer » D' comme Pharaon son fleuve : prier quand cela nous arrange, garder ce qui nous convient. Dans quel domaine D' est-il chez nous au-dessus de nous — et dans lequel est-il à notre service ?

Une terre qui boit l'eau du ciel



PRÉSENTATION

L'Égypte vit de son fleuve, qui irrigue ses champs sans qu'on ait à lever les yeux. La terre promise, elle, n'a pas de grand fleuve pour la traverser. Le Rav y voit le caractère même de cette terre.

LA QUESTION

Pourquoi la terre promise dépend-elle de la pluie — et quel rapport entre le pain et la parole de D' ?

LA RÉPONSE

« Elle boit l'eau de la pluie du ciel » (Devarim 11, 11) ; « l'homme ne vit pas de pain seulement » (Devarim 8, 3).

La terre promise est une terre où le ciel et la terre coordonnent leurs énergies. Elle n'a pas de fleuve qui assure, comme en Égypte, l'irrigation des terres ; il faut donc lever les yeux vers le ciel et prier pour que le ciel accorde son énergie à celle de la terre. Avraham accepte là un autre mode de connaissance.

Sur cette terre, la nécessité du pain, aliment de base de l'homme, a comme équivalent la nécessité de la parole de D'. L'homme ne vit pas de pain seulement ; mais ce pain est lui-même le canal d'une autre nourriture, la nourriture spirituelle de l'être. La faim du corps et l'attente de la révélation s'y répondent.

CONCLUSION DU RAV

Ce pain est lui-même le canal d'une autre nourriture, de la nourriture spirituelle de l'être.

LEÇON POUR LA TABLE

Le pain sur notre table nous paraît aller de soi, comme le Nil pour l'Égypte. Que changerait-il de le recevoir comme la pluie, en levant les yeux ? Que chacun dise une chose qu'il aimerait, cette semaine, recevoir au lieu de la prendre.

Une terre promise qui affame aussitôt



PRÉSENTATION

Avram vient à peine de s'installer en terre de Canaan, après tant de promesses, qu'une famine frappe le pays — et elle frappe ce pays-là. Il descend en Égypte de sa propre initiative.

LA QUESTION

Comment la terre promise peut-elle commencer par la faim — et pourquoi celui qui pourrait supporter l'épreuve descend-il malgré tout ?

LA RÉPONSE

« Il y eut une famine dans le pays, et Avram descendit en Égypte » (Béréchit 12, 10) ; « Il fait régner la paix sur tes frontières, il te rassasie de la graisse du froment » (Tehilim 147, 14).

Il y a là de quoi ébranler la foi d'Avram. Lui aurait pu souffrir cette épreuve, mais il n'a pas voulu l'imposer à sa compagne : certaines convictions qui nous semblent faciles et évidentes ne doivent jamais être imposées aux autres. Il s'appuie sur ce principe : celui qui veut assurer la paix dans son entourage immédiat doit d'abord assurer le pain. Un autre commentaire ajoute qu'Avram ne veut pas présenter un judaïsme de pauvreté : il a gagné des âmes, Sarah aussi auprès des femmes, et il faut répondre à leurs besoins.

Cette famine, qui reviendra chez Its'hak puis chez Yaakov, n'est pas fortuite. Il y a là une volonté de faire avancer l'histoire. Quand on s'installe dans le quotidien et qu'on s'oublie, une multitude d'idoles, d'idéologies et de croyances détruisent la société de l'intérieur. La crise vise un renouveau, une nouvelle poussée — et ici, le partage de la foi d'Avraham avec les autres civilisations.

CONCLUSION DU RAV

L'histoire ne peut pas avancer sans crise.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous jugeons une voie sur le confort qu'elle procure, et nous doutons dès qu'elle affame. Quelle épreuve, cette année, a été le signe non que nous nous étions trompés, mais qu'il fallait avancer ? Et qu'avons-nous imposé à un proche au nom d'une conviction qui n'était que la nôtre ?

Juif français ou Français juif ?



PRÉSENTATION

L'Égypte est alors à la pointe de la civilisation. Elle se pense comme le grand empire, appelé à fondre en son sein toutes les autres tendances — y compris celle que portent Avraham et Sarah, pour lesquels Pharaon a beaucoup de considération.

LA QUESTION

Que veut réellement Pharaon en prenant Sarai — et que doit faire un Juif des valeurs des civilisations qui l'accueillent ?

LA RÉPONSE

« La femme fut emmenée dans la maison de Pharaon » (Béréchit 12, 15).

Pharaon voudrait que la matrice de l'Égypte soit celle que représente l'épouse d'Avraham : ses sujets seraient alors des Juifs dans les règles de l'art, puisque tout va d'après la mère, mais l'identité de chacun resterait égyptienne. C'est toute la dialectique, dit le Rav, entre un Juif français et un Français de confession juive : sommes-nous porteurs des valeurs d'une civilisation, teintées de nos valeurs juives, ou nous réclamons-nous d'abord de nos valeurs juives, en ayant adopté cette civilisation « comme sœur » ?

Cela ne veut pas dire que tout soit à rejeter. Les nations — égyptienne, gréco-romaine, européenne, africaine, peu importe — développent une culture, et il y a lieu d'en intégrer certaines valeurs, qui trouveront leur place dans le puzzle de la pensée juive. Toute la question est de savoir laquelle porte l'autre. C'est cela, le dialogue.

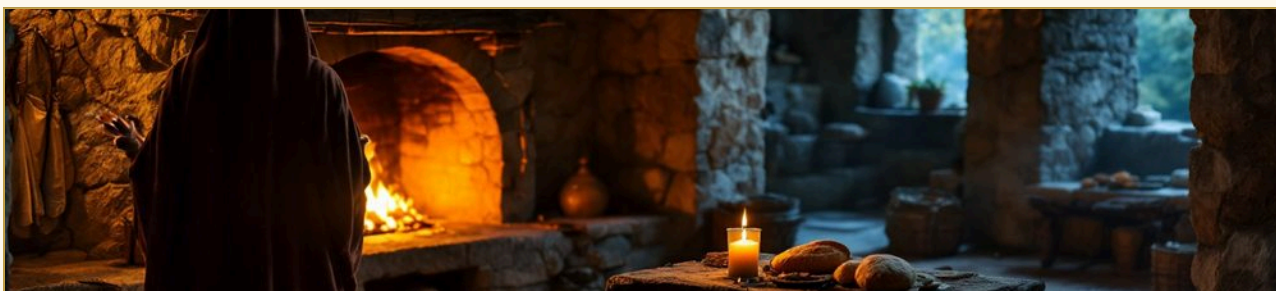
CONCLUSION DU RAV

Tout n'est pas à rejeter. Il y a lieu d'intégrer certaines valeurs qui vont trouver leur place dans le puzzle de la pensée juive.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun nomme une valeur reçue de la société où nous vivons et qu'il est heureux d'avoir intégrée. Et une autre qui, à force, est passée devant nos valeurs juives sans que nous l'ayons décidé.

La maison, c'est la femme



PRÉSENTATION

Pharaon échoue à s'approprier Saraï ; plus tard, il tentera d'entrer autrement dans la maison d'Avraham. Entre ces épisodes, le Rav fait apparaître ce qui fonde réellement cette maison, et pourquoi c'est elle que l'on vise.

LA QUESTION

Pourquoi l'attaque de Pharaon vise-t-elle l'épouse d'Avraham — et pourquoi une Torah sans maison resterait-elle théorique ?

LA RÉPONSE

Nos sages : « sa maison, c'est sa femme ».

La femme est considérée comme le bayit, la maison elle-même : elle est le lieu d'habitation, celle qui met en pratique toute la Torah d'Avraham. Si cet enseignement n'a pas de laboratoire où il est appliqué, il restera tout théorique. Le propre de la femme est de donner une réalité au mari et à ce qu'il représente. Il y a donc un lien direct entre la promesse de la terre et la sauvegarde de la maison d'Avraham contre toute mainmise.

Ce danger de mainmise sur le féminin, dit le Rav, risque de faire échouer tout le parcours, et il se répétera dans l'histoire : à la naissance même du peuple juif, Pharaon ordonnera de supprimer les garçons et de laisser vivre les filles, pour faire passer la civilisation égyptienne par la matrice juive.

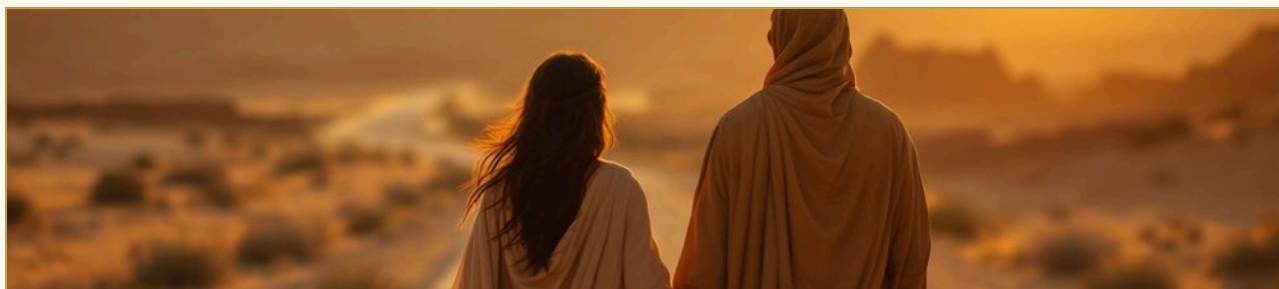
CONCLUSION DU RAV

Si cette Torah n'a pas un laboratoire où elle est mise en application, elle restera toute théorique.

LEÇON POUR LA TABLE

Où notre Torah devient-elle réelle — à quel moment de la journée, dans quel geste de la maison ? Que chacun dise une chose qu'il a vu pratiquer chez lui avant de l'avoir apprise.

« Dis que tu es ma sœur »



PRÉSENTATION

Aux portes de l'Égypte, Avram dit à Saraï : je sais que tu es une belle femme. Il le dit au passé — il ne vient pas de s'en apercevoir. Puis il lui demande de se présenter comme sa sœur.

LA QUESTION

Pourquoi dire d'une épouse qu'elle est une sœur — et de quelle beauté parle-t-on ici, au juste ?

LA RÉPONSE

« Voici, je sais que tu es une femme belle à voir » (Béréchit 12, 11) ; « La grâce est trompeuse et la beauté vaine » (Michlé 31, 30) ; « Si seulement tu étais pour moi comme un frère » (Chir hachirim 8, 1).

Ils arrivent dans un pays où la beauté n'est pas intérieure mais extérieure, celle qui s'émousse, se ride et s'en va. La beauté intérieure, au contraire, ne fait qu'occuper de plus en plus de place. C'est d'elle qu'il s'agit, celle qui caractérise quatre femmes de l'histoire biblique : Sarah, Rahav, Avigaïl et Esther — dont on dit qu'elle avait le teint verdâtre et que tout son charme était au-dedans.

Et « sœur » ouvre une dimension nouvelle du rapport entre l'homme et la femme. La relation avait commencé par « mâle et femelle il les créa », comme pour les animaux ; puis Adam a reconnu la femme par son propre attribut, icha tirée de ich ; puis il l'a appelée 'Hava, mère de tout vivant. Ici, la relation est celle du frère et de la sœur : une relation interdite, donc un amour pur, qui n'est pas conditionné par une attirance physique. Ce qui gouverne alors la vie intime, c'est une famille spirituelle que l'on veut mener à son terme.

CONCLUSION DU RAV

Ici, au contraire, la relation est interdite. L'amour est pur.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous savons dire de nos proches qu'ils sont beaux, utiles, fidèles. Savons-nous encore dire ce qui, chez eux, est intérieur et n'a pas de témoin ? Que chacun le fasse pour son voisin de table.

SUJET 10

Prendre de l'Égypte ce qu'il faut prendre



PRÉSENTATION

Avram donne une raison à sa demande : « afin qu'il me soit fait du bien grâce à toi et que je vive à cause de toi ». À la lettre, c'est la peur d'être tué. Le Rav cherche le sens caché de la phrase.

LA QUESTION

Que veut dire Avram par « qu'il me soit fait du bien grâce à toi » — et que peut-on emporter d'une culture sans lui appartenir ?

LA RÉPONSE

« Afin qu'il me soit fait du bien grâce à toi, et que je vive à cause de toi » (Béréchit 12, 13).

À la lettre, Avram dit : qu'on me traite bien à cause de toi, et que je reste en vie, car on risque de me supprimer pour te prendre. Mais dans la recherche du sens caché, la phrase dit autre chose : afin que je puisse prendre de cette civilisation égyptienne ce qu'il y a lieu d'en prendre, et donner vie à tout ce que tu représentes pour moi.

On retrouvera cela à la sortie d'Égypte, lorsque chaque femme demandera à sa voisine des objets d'argent et d'or. Avait-on besoin de cet or et de cet argent ? Ils ont, dit le Rav, une autre résonance.

Pharaon, lui, ayant échoué, tentera le mouvement inverse : faire passer les valeurs spirituelles d'Avraham par une matrice égyptienne, en introduisant sa propre fille dans la maison d'Avraham.

CONCLUSION DU RAV

Que je puisse prendre ce qu'il y a lieu de prendre de la civilisation égyptienne, et donner vie à tout ce que tu représentes pour moi.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous emportons tous quelque chose des lieux où nous avons vécu, étudié, travaillé. Qu'avons-nous pris « d'Égypte » qui sert aujourd'hui notre maison juive ? Et qu'avons-nous pris qui aurait mieux fait de rester là-bas ?